

sion du d. sieur grand voyer ou de son d. sr commis, et qu'auparavant ils ne s'y soient transportés, et ce sous les peines susd. Et a ce qu'aucun n'en ignore sera la presente ordonce. leüe publiée et affichée aux lieux ordinaires et accoutumés. Mandons, etc. Fait à Québec le vingt huitiesme juillet g g y e quatre vingt six.

DE MEULLE

MAUVAIS LIVRES

Les œuvres de Voltaire, de Rousseau et des autres philosophes du dix-huitième siècle firent du mal, dans les villes et dans les campagnes, à notre classe instruite d'autrefois ; elles jetèrent la mauvaise semence du préjugé en bien des esprits, pour un bon nombre desquels ce fut le naufrage de la foi et l'indifférence religieuse. Alors que toute relation avait cessé avec la France, que le livre utile et nécessaire était si rare chez nous, comment pouvait-on se procurer ces ouvrages qui s'étaisaient en pleine et riche reliure sur les rayons des bibliothèques privées ? "Il est probable, dit l'abbé Gosselin dans *L'Eglise du Canada après la conquête*, qu'un grand nombre nous arrivaient indirectement par la Nouvelle-Angleterre.... Et puis n'est-ce pas à cette époque que Fleury Mesplet établissait à Montréal, en même temps que son imprimerie, une librairie et un commencement de bibliothèque publique, où il était bien aise d'avoir tout ce qui était de nature à grossir sa clientèle, laquelle était déjà passablement mêlée."

L'abbé Casgrain, dans un tableau inédit des moeurs canadiennes, en donne cette autre explication par l'un des personnages dont il est le contemporain, et de toute vraisemblance le très proche parent. "Il y a là toute une histoire qu'il ignore complètement la génération actuelle et que j'ai entendu conter par ma mère. Au commencement du siècle dernier, un Anglais du nom de Raffensteine avait abordé à Québec sur un navire dont une partie de la cargaison se composait de livres français, parmi lesquels l'y avait de magnifiques éditions des philosophes du dix-huitième siècle. Ce navire était, paraît-il, une prise faite durant la guerre qui n'avait rien coûté à Raffensteine. Ne sachant que faire des livres français qu'il avait à son bord, il les vendait à vil prix en les faisant colporter dans les campagnes. Les curés ne tardèrent pas à s'alarmer de cette subite invasion de livres dangereux, et ils s'imposèrent de grands sacrifices pour les soustraire au public en les achetant, détruisant les plus mauvais et déposant les autres en lieux sûrs. Malgré cela, il s'en répandit un bon nombre qu'on retrouve aujourd'hui dans certaines bibliothèques particulières."

Le Raffenstein anglais de l'abbé Casgrain est évidemment le même que le Reiffenstein allemand dont M. Benjamin Sulte, dans *Le Monde illustré* du 28 juin 1890, fait une esquisse biographique. Pour être allemand, notre homme naquit à Francfort-sur-le-Mein ; pour être anglais, il prit du service dans les armées de Sa Majesté britannique, et c'est ainsi qu'on le trouve à la bataille anglo-américaine de Moraviantown en 1813. De 1817 à 1819, d'après M. Sulte, il fit à Québec un commerce général très rémunérateur ; de 1820 à 1828, le luthérien vendit au clergé du district ornements et vases sacrés, tableaux et livres. La marchandise de l'Allemand variait décidément avec les circonstances.